



1944-2004

60^e anniversaire des combats des maquis des Alpes

Dossier
pédagogique



sur les traces du soldat
de montagne

Avant-propos

La 27^e brigade d'infanterie de montagne commémore, le 6 mai 2004 le soixantième anniversaire des combats des maquis dans les Alpes. A cette occasion, le général Klein, commandant la Brigade organise un spectacle retraçant l'histoire des troupes de montagne au profit des élèves de l'académie.

Cette manifestation, s'inscrit naturellement dans le cadre du partenariat entre l'éducation et la défense dont la convention a été "renovée" dernièrement. Ce témoignage vise à renforcer le lien avec la communauté civile, à faire découvrir un métier, et à informer sur une spécificité locale.

Pour une plus grande compréhension, la 27^e BIM souhaite fournir aux enseignants et aux établissements un support à vocation pédagogique.

Le dossier suivant à trois fonctions :

- 1 - Proposer aux enseignants d'histoire des informations sur les troupes de montagne.
- 2 - Fournir aux professeurs des différentes classes, un ensemble de documents pédagogiques qui s'appuient sur les programmes.
- 3 - Permettre une ouverture et une réflexion sur l'histoire des troupes de montagne.

Rédigé avec le concours d'enseignants de l'académie de Grenoble, ce dossier a été conçu selon une approche globale ou/et thématique du sujet.

Pour une plus grande lisibilité, le dossier se décompose en trois parties précisées dans le plan qui suit.

Plan du dossier

I - HISTORIQUE DES TROUPES DE MONTAGNE

Clair et concis, il retrace l'histoire des troupes de montagne. Cet historique a été conçu pour aider les professeurs.

II - LES TROUPES DE MONTAGNE DANS L'HISTOIRE

Cette seconde partie établit les liens étroits entre l'histoire des troupes de montagne et celle de notre pays. En effet, ces troupes sont intervenues dans les différents conflits qui ont marqué notre histoire contemporaine. Quatre événements sont ainsi retenus :

- La création des troupes de montagne sous la Troisième République
- L'action des troupes de montagne dans la Première Guerre mondiale
- L'engagement des troupes de montagne au cours de la Seconde Guerre mondiale
- Le rôle des troupes de montagne dans la Résistance

III - DOCUMENTS PEDAGOGIQUES

Quelques événements majeurs sont abordés à l'aide de documents (textes, photos, illustrations...) fournis dans le dossier et de pistes de travail pour les élèves.

Pour une plus grande lisibilité, le dossier comprend le résumé des événements agrémenté d'un lexique.

Historique

des Troupes de montagne

Pendant très longtemps, les montagnes ont représenté des obstacles infranchissables. Le climat rigoureux et les reliefs escarpés ont tenu à distance bien des adversaires. Pourtant, il n'est rien d'impossible pour le conquérant, en 218 avant Jésus Christ, le jeune Hannibal, chef de l'armée carthaginoise, franchit les Alpes avec plus de 25000 hommes et éléphants. De nombreux siècles plus tard Bonaparte renouvelle l'exploit. Cependant, les tentatives restent peu nombreuses.

A l'aube du vingtième siècle, les tensions aux frontières sont réelles et les pays limitrophes de la France se dotent de troupes spécialisées dans le combat en montagne. En 1872, les Italiens, peu de temps après les Autrichiens, créent le corps des "Alpini", dont le terrain de prédilection sont les Alpes. Cette menace préoccupante alimentée par l'irréductibilité transalpine incite la France à réagir.

Le 24 décembre 1888, la troisième République institutionnalise des troupes spéciales d'infanterie et d'artillerie de montagne pour être affectées à la défense des Alpes. Leur toute première mission est de s'habituer au milieu afin de s'affranchir des contraintes de ce nouvel espace. Les bataillons rivalisent d'ardeur dans la conquête de la montagne ; le gouverneur de Lyon fait installer dès 1892 des postes en altitude. Rapidement, les Alpains sont confrontés au problème du déplacement dans la neige. Dans les années 1895, des cadres démontrent la supériorité du ski sur la raquette pour se déplacer dans les milieux enneigés. C'est ainsi que le 5 janvier 1904, le ministère de la Guerre accorde la création d'une école de ski militaire à Briançon.

Les troupes de montagne connaissent leur baptême du feu à l'occasion de la Grande Guerre.

Lors du premier conflit mondial, la France et l'Italie sont alliées, on ne se bat pas sur les Alpes mais dans les Vosges et les Dolomites. L'année 1915 est la plus terrible pour les Alpains. Tous les bataillons sont engagés sur la partie montagneuse du front des Vosges où les assauts génèrent des pertes énormes. Plus de 20 000 hommes tombent sur les sommets de l'Hartmannswillkerkopf, du Linge et de l'Hilsenfirst. Présents sur tous les théâtres, les chasseurs sont reconnus pour leur ténacité et leur ardeur au combat. Ils furent baptisés par l'adversaire les "Diables bleus".

Après quelques années d'occupation en Allemagne, les bataillons alpins sont répartis au sein de trois grandes unités et s'entraînent pour retrouver leur spécialisation. En 1930, le général Dosse crée les sections d'éclaireurs skieurs. Troupes d'élites, elles exigent des hommes une résistance physique au-dessus de la moyenne. Elles sont chargées des reconnaissances et de l'équipement des passages. En 1934, est ouverte l'Ecole Militaire de Haute Montagne à Chamonix, chargée de l'instruction des cadres.

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Les troupes sont alignées sur la ligne Maginot. La drôle de guerre et ses mois d'attente l'arme au pied se déroule au long d'un hiver rigoureux. Au printemps 1940, Paul Reynaud succède à Daladier et décide d'entraver la production de guerre allemande en coupant la route du fer. Plusieurs bataillons français et britanniques débarquent en Norvège. L'opération est un succès pour le corps franco-britannique qui s'empare du port de Narvik avant de rentrer en France où la situation s'aggrave.

Le 10 juin 1940, Mussolini déclare la guerre à la France et lance son armée à l'assaut de nos positions. Elle est partout contenue par nos avant-postes.

Le cessez-le feu intervient le 25 juin. Après la dissolution de l'armée d'Armistice en novembre 1942, de nombreux alpins fournissent l'encadrement des maquis. Spontanément, plusieurs bataillons d'active vont se reconstituer dans les combats de la Résistance. Après la libération du sud-est, ils participent sur la frontière des Alpes aux ultimes opérations de libération du territoire.

De 1945 à 1953, les troupes alpines sont engagées dans le Tyrol-Vorarlberg pour assurer des missions de sécurité. L'Autriche retrouve rapidement ses prérogatives d'Etat indépendant, ce qui n'empêche pas les bataillons de renouer avec les hauts reliefs enneigés qu'offre le pays.

De 1955 à 1962, les Alpains participent aux opérations de guerre en Algérie, notamment en Kabylie.

La création des Troupes de montagne

La création des troupes alpines dans la seconde moitié du 19^e siècle est la conséquence des tensions entre les puissances européennes ayant des intérêts dans l'arc alpin.

En 1861, l'Italie est unifiée, elle clame ses revendications vis à vis de ses voisins, avec la France pour la Savoie et Nice mais aussi l'Autriche-Hongrie qui conserve le Trentin, le Haut Adige et l'Istrie. La France ne se préoccupe guère, au début du moins, de l'agressivité italienne.

Les montagnes ne sont pas toujours des remparts naturels aux incursions ennemies ; en 218 avant Jésus-Christ, Hannibal jeune chef de l'armée carthaginoise, l'a démontré en traversant les Alpes avec son armée ; Bonaparte, Premier consul franchit les Alpes avec plus de 35 000 hommes par le col du Grand-Saint-Bernard.

Ces deux traversées prouvent que rien n'est impossible. A l'aube du vingtième siècle, les techniques de déplacement ont évolué, les routes plus nombreuses sont plus sûres et le chemin de fer pénètre dans les vallées. Depuis le Premier empire, nous ne disposons plus de troupes spécialisées dans le combat en montagne mais après la défaite de 1870, la nécessité de telles unités s'impose.

En effet, dès 1872, l'Italie crée les premiers corps alpins (les Alpini) dont la majorité est tournée face à la France.

Le 20 mai 1882, l'Italie adhère à la Triplice, qui en fait l'alliée de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. Au cours de l'année 1887, elle signe une nouvelle alliance avec l'Angleterre. A la fin des années 1880, elle est au centre d'un réseau défensif et offensif orienté exclusivement vers la France. Face à cette menace, plusieurs responsables politiques français sonnent l'alarme. Ernest Cézanne, polytechnicien et homme politique, mène une brillante carrière politique aux débuts de la troisième République. Montagnard et fervent défenseur des Alpes, il fonde en 1871, le Club alpin français. Conscient de la gravité de la situation, il développe un projet de loi pour une organisation militaire des régions montagneuses. Dans son intervention à la Chambre, il présente :

- les réalités géographiques de nos frontières,
- les modifications entraînées par la modernisation,
- les particularités du combat en montagne, qui requiert des corps spéciaux compétents et entraînés.

Cette proposition n'aura pas de suite immédiate mais elle reçoit un accueil favorable auprès de certains responsables militaires. Dès la fin des années 1870, on recherche des unités capables d'expérimenter ce nouveau mode de combat. Les bataillons de chasseurs à pied semblent être les plus adaptés à ce théâtre. En effet, issus de l'infanterie légère, ils ont un entraînement physique poussé. Ils vont alors conduire en haute montagne des raids et exploits audacieux. Le 24 décembre 1888, une loi institutionnalise les troupes alpines. Douze bataillons de chasseurs à pied sont transformés en bataillons de chasseurs alpins, renforcés chacun d'une batterie d'artillerie et d'un détachement de sapeurs. Ils sont attachés à la défense des Alpes. Cette loi prévoit aussi une tenue spécifique aux chasseurs alpins. Pour affronter le froid hivernal, les Alpains ont un équipement spécial qui leur confère leur aspect particulier. Ils sont habillés de bleu foncé, et sont dotés des effets suivants :

- une vareuse au long col pouvant protéger la nuque du vent quand il est relevé,
- un manteau à capuchon,
- des bandes molletières (en laine bleu foncé, elles montent jusqu'aux genoux pour échapper aux griffes de la végétation et des rochers),
- une large ceinture de laine, la taillole, pour tenir les reins au chaud,
- une paire de brodequins (chaussures cloutées),
- un béret alpin, ou "tarte". Aux larges bords, il permet de protéger son visage des intempéries et de mettre ses pieds au chaud la nuit.

Cette présentation serait incomplète sans évoquer le mulet. Animal sobre et résistant, il est le compagnon fidèle du chasseur alpin, il achemine les armes, les vivres et les munitions.

La première mission des troupes alpines est de s'adapter à leur nouveau milieu.

La naissance du ski militaire en France

Dans les premières années qui suivent leur création, les troupes alpines doivent s'adapter à leur milieu afin de mieux le dominer. Rapidement, les problèmes de déplacement et de ravitaillement se posent. Ils vont induire des avancées techniques remarquables. A la fin du siècle, le Club alpin français adopte une nouvelle discipline, le ski. Jusqu'au début des années 1900, les Alpains ne connaissent pas, pour ainsi dire le ski ; ils utilisent la raquette. Dès 1895, les troupes de montagne expérimentent cet équipement. Malheureusement, la nouvelle discipline est coûteuse et ne profite qu'aux cadres et officiers. Plusieurs militaires sont convaincus de l'intérêt tactique de la glisse, ils tentent de le démontrer aux autorités politiques et militaires. Ainsi en 1897, le Lieutenant Widman rédige le premier rapport sur l'utilisation militaire du ski, en 1902, le Capitaine Clerc prouve l'évidente supériorité du ski sur la raquette.

En 1903 une mission norvégienne vient assister les cadres français dans leur apprentissage : en effet, le ski est pratiqué depuis des siècles par les populations nordiques.

Le 5 janvier 1904, une décision ministérielle accorde la création d'une école de ski militaire. Elle est stationnée à Briançon et doit former, tous les ans, des instructeurs pour les différents bataillons alpins.

Dès 1907, les Alpains ont la possibilité de ramener chez eux leurs skis qui suscitent un véritable engouement parmi les populations civiles.

Le premier concours de ski organisé en France au cours de l'année 1907 mélange civils et militaires.

La complémentarité des efforts civils et militaires constitue la marque essentielle du développement de cette discipline en France.

La Première Guerre mondiale

En juillet 1914, l'archiduc François Ferdinand d'Autriche est victime d'un attentat. La situation tendue entre les puissances depuis quelques années a poussé les belligérants à former des alliances en cas de conflit. La Russie, la France et l'Angleterre face à l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie. La première guerre mondiale est la conséquence dramatique de ces alliances.

En effet, le 28 juillet l'Autriche déclare la guerre à la Serbie responsable de l'assassinat. La Serbie est un pays slave sous protectorat russe. Le 1^{er} août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Du côté français, la mobilisation ne se fait pas attendre, le 3 août la France et l'Allemagne sont en guerre. Enfin, le 4 août 1914, l'Allemagne attaque et viole le traité de neutralité de la Belgique, l'Angleterre entre en guerre.

À l'aube de la guerre, nos jeunes troupes alpines sont dans leurs secteurs, elles vont connaître leur baptême du feu. Dès la première phase des hostilités, elles sont engagées sur des fronts extérieurs loin des Alpes. En effet, le gouvernement italien adopte une attitude de bienveillante neutralité vis à vis de la France, mais il faut attendre 1915 pour qu'il se rallie totalement. Dès lors tous les bataillons alpins sont détachés des Alpes pour le nord. Considérées comme des troupes de choc et bien que loin de leur spécialité, ils sont employés pour colmater les brèches, ils sont de tous les combats.

L'année 1915, est la plus terrible pour nos alpins. D'effroyables combats ont lieu pour la conquête ou la défense de sommets anodins sur la ligne de crête des Vosges. Dans tous les états, les frontières sont considérées comme étant sous menace permanente. En France, la frontière des Vosges est la plus exposée, elle ne représente pas une barrière stratégique. En effet, les routes sont praticables en toutes saisons, les vallées sont couvertes de prairies enclavées dans les bois. Elles rendent les positions fragiles et ne facilitent pas le repli. Les Vosges, c'est aussi trois massifs formant deux chaînes parallèles aux sommets élevés, froids et déboisés. C'est ici que les Alpains écrivent leur première page de guerre en montagne. L'Hartmannswillerkopf, haut de six cents mètres, aux versants abrupts et peu accessibles est tenu par les Allemands. Observatoire idéal, il surplombe les troupes alliées, ce qui lui permet de régler les tirs avec beaucoup de justesse. Depuis plus de trois mois les Alpains luttent pour reprendre la position. L'assaut, malgré une météo plus que défavorable est donné le 26 février 1915. Les premiers mètres sont conquis, mais il faudra un mois aux chasseurs pour enlever la crête à l'ennemi.

De l'Hartmannswillerkopf au Lingekopf en passant par l'Hilsenfirst, les Alpains se distinguent par leur ténacité et leur courage. Ils entrent dans la légende des corps d'élite, et reçoivent de leurs adversaires le surnom de "diables bleus". Malheureusement, plus de vingt mille hommes restent sur les hauteurs.

Ils ont également combattu à Verdun et dans la Somme en 1916 où ils participent à la plus grande offensive alliée jamais organisée. En 1917, ils retournent sur les Alpes pour aider les Italiens à maintenir les frontières contre les assauts austro-hongrois. Ils luttent avec acharnement sur le Chemin des Dames où ils emportent une victoire décisive à Malmaison.

Enfin, 1918, la paix est signée, les Alpains rentrent chez eux, ils laissent à la France quarante mille des leurs. Durant le conflit, certains bataillons durent être reconstitués trois fois, tant leurs effectifs ont été anéantis.

1915, les Vosges

LES CHASSEURS ENTRENT DANS LA LEGENDE

Le 7 août 1914, un groupe de chasseurs du 11^e BCA d'Albertville abat le poteau frontière du col du Bonhomme, dont l'aigle symbolisait la souveraineté du Reich sur ce massif autrefois français. Cette image emblématique fait le tour de la France ; elle lave l'affront du traité de Francfort, qui arrachait à la patrie l'Alsace-Lorraine ; surtout, elle conforte l'idée complaisamment entretenue d'une victoire facile, au terme de cette guerre "fraîche et joyeuse" dont la durée n'excéderait pas trois semaines.

De fait, les Alpains remportent des succès initiaux, et déferlent sur la plaine d'Alsace. Le même jour, ils prennent Altkirch, et le 19 août, c'est Mulhouse qui tombe sous leur poussée. On atteindra même Colmar le lendemain.

Certes, Joffre ne s'illusionne guère sur les perspectives de succès de ce 7^e Corps, où les BCA constituent l'essentiel de l'infanterie ; il s'agit surtout, dans son esprit, de flanc garder la marche de la 1^{ère} Armée vers la Lorraine, où doit se dérouler la seule bataille qui vaille.

La déconvenue sera cruelle. Du 18 au 21, les deux premières armées françaises sont écrasées dans les batailles de Morhange-Sarrebourg ; le 25, la 7^e Armée allemande du général von Heeringen contourne les Français aventurés en Alsace par le col de Sainte-Marie-aux-Mines et enlève Saint-Dié. Pour éviter l'encerclement, il faut se retirer vers les Vosges. Le rêve alsacien n'a duré que deux semaines.

L'ennemi progresse dans la vallée de la Croix-aux-Mines, et pendant six jours, on se bat durement pour la Tête de Béhouille, où les 13^e et 22^e BCA perdent la moitié de leur effectif, dont les deux chefs de corps, les commandants Parisot de la Boisse et Verlet-Hanus. Dans les premiers jours de septembre, tandis que la France lance ses ultimes forces dans la bataille de la Marne, le front s'immobilise sur la crête des Vosges. A l'exception de quelques médiocres avancées, il ne sera pas modifié jusqu'en 1918. Pour ces quelques pitons déshérités, des dizaines de milliers de braves soldats vont mourir.

LE THEATRE VOSGIEN : SES CONTRAINTES

La simple observation de la carte des opérations donne une vision erronée de la situation réelle et du rapport de forces. La crête faîtière des Vosges, col de Sainte-Marie, col du Bonhomme, Hautes Chaumes, col de la Schlucht, Honeck, col de Bussang, Ballon d'Alsace, Barenkopf, est sous le contrôle des Français, sauf dans sa partie la plus septentrionale. Colmar est à une vingtaine de kilomètres des premières lignes françaises, et Mulhouse à une quinzaine. Au sud de Thann, le front court même dans la plaine d'Alsace.

Mais précisément, cette proximité est un lourd désavantage.

Alors que les Allemands peuvent s'appuyer sur la rocade Schlestadt-Colmar-Mulhouse, où la voie ferrée double la route, et peuvent aisément soutenir leurs premières lignes, aussi bien par le feu que par la manœuvre, les Français les plus avancés ont toute l'épaisseur du massif derrière eux, un massif peu perméable et qui allonge terriblement leurs communications.

"Nous aurons donc toujours, pour arriver à pied d'œuvre, huit ou dix kilomètres de montagnes et de forêts à traverser, le plus souvent par de pauvres sentiers couverts de neige en hiver, tandis que les Allemands disposeront, pour leurs navettes, de la voie ferrée qui les amènera au pied même des pentes ; ils n'auront plus qu'à les gravir pour gagner leur première ligne."

Les villages alsaciens offrent à l'ennemi des cantonnements confortables et à l'abri de nos attaques, tandis que les chasseurs sont condamnés à bivouaquer dans les bois dans la plus grande précarité. Les matériaux pour renforcer les tranchées leur sont le plus souvent inaccessibles.

Observons que ce déséquilibre stratégique peut se renverser en défaveur des Allemands s'ils s'avisent de s'engager trop profondément dans le massif.

LE PROBLEME STRATEGIQUE

Dans ce conflit où rien ne peut se faire sans l'artillerie, on conçoit bien qu'aucune offensive n'est concevable sans, au préalable, le contrôle d'observatoires, ces observatoires qui seuls pourront régler le feu des batteries lourdes masquées par toute l'épaisseur de la montagne. Cet acharnement des deux adversaires allant jusqu'à sacrifier des milliers d'hommes pour d'obscurs pitons - qui nous paraît aujourd'hui inexplicable - n'a pas d'autre raison.

Or la ligne faîtière des Vosges n'offre pas, où rarement, de vues sur la plaine d'Alsace, du fait de la largeur du massif, mais aussi de la présence de crêtes secondaires plus proches de la vallée du Rhin.

Si l'on examine l'ossature du relief, on découvre ces arêtes adjacentes qui permettent de porter la vue vers la plaine, et qui sont généralement orientées vers le nord-est. Le col du Bonhomme est encadré au nord par la longue crête de Bressoir, et au sud par une crête en forme de fer à cheval qui part de la Côte de Grimaude, la Tête de Faux (Buchenkopf en alsacien), le Barrenkopf, le Linge, et s'avance jusqu'aux lisières de Colmar. La rive droite de la Fecht est bordée par une arête qui part du Rheinkopf, s'élève au Mont Wissort (1318m) et poursuit par le Langenfeldkopf et l'Hilsenfirst. Enfin à l'extrême sud du massif, le Ballon de Guebwiller, point

culminant des Vosges (1423m), lance vers l'est des rameaux aux noms tristement célèbres : Oспенkopf, Sudelkopf, Hartmannswillerkopf. Chacun de ces mouvements de terrain est encore imprégné du sang des chasseurs et de leurs adversaires.

Après les dramatiques épisodes de la Marne et de la course à la mer de l'automne 1914, la plupart des corps alpins sont envoyés dans les Vosges, au sein du 34^e Corps, qui deviendra le 8 décembre le Détachement d'armée des Vosges, aux ordres du général Putz². On y retrouve deux grandes unités alpines, 47^e et 66^e DI, et la quasi totalité des bataillons de chasseurs : les douze bataillons d'active³, les douze bataillons dérivés⁴, ainsi qu'une demi-douzaine de bataillons de marche. Tous sont naturellement renforcés de leurs batteries alpines.

La mission dévolue au Détachement est ainsi définie :

"Conquérir une zone de terrain assez large pour donner la sécurité nécessaire aux communications entre Thann et Belfort et pour permettre d'interdire par le canon la circulation sur la voie ferrée Colmar-Mulhouse."

Etendre notre action dans les vallées du versant alsacien des Vosges de manière à s'assurer les débouchés dans la plaine."

Face à eux, deux unités de grande valeur, la Division Fuchs, et la 8^e Division de réserve bavaroise.

Ce front des Vosges n'est pas considéré par nos stratèges comme un théâtre principal ; il était vain en effet d'imaginer alimenter une offensive par les médiocres communications du massif. Pour autant, les combats y ont atteint une intensité et une âpreté rarement égalées. Les chasseurs y acquièrent la réputation d'une infanterie d'élite, pour laquelle l'impossible n'a pas de sens.

LES OPERATIONS DE L'ANNEE 1915

C'est vers le sud, par la vallée de la Thur en direction de Cernay, que l'offensive paraissait le plus réalisable. Les français tiennent en effet Thann, et la voie ferrée fixée comme objectif courrait à moins de dix kilomètres. On pouvait aussi s'appuyer sur les troupes du camp retranché de Belfort. Mais l'ennemi était si solidement installé devant Cernay qu'un assaut frontal était d'avance voué à l'échec. Seul un enveloppement de cette position par le nord permettrait de faire sauter le verrou. Le puissant Molkerain (1135m) domine la vallée de la Thur, mais son satellite oriental, un piton de 956m offrant des vues exceptionnelles sur la plaine d'Alsace, est la véritable clé de tout le massif. On le désigne sous le nom d'Hartmannswillerkopf, HWK sur les cartes d'état-major, francisé en "Vieil Armand", ou bien même l' "Artemane". Il va devenir "la montagne mangeuse d'hommes".

Tout commence comme un combat de rencontre. Le lendemain de Noël 1914, un détachement du 28^e BCA occupe sans coup férir l'HWK et le piton d'Hirzenstein au sud-est. Mais, trop faiblement occupées, ces positions cruciales sont enlevées le 21 janvier par la division allemande Fuchs, malgré l'héroïque résistance des chasseurs du 28 qui se verront accorder par leurs vainqueurs le droit de défilé à Mulhouse l'arme sur l'épaule. Appelés en renfort, les 13^e et 27^e BCA voient tomber leurs deux chefs de corps au cours de cette tragique journée, où le bataillon de Menton perd 800 hommes, tués, blessés ou gelés.

Les Français multiplient les attaques sanglantes pour reprendre le sommet ; il faudra attendre le 26 mars pour y parvenir ; c'est le 152^e d'infanterie qui signe l'exploit. Le 26 avril, les Allemands conquièrent l'Hartmann au prix fort, pour le reperdre le soir même. Le 8 septembre, nouvel assaut adverse, repoussé par le 15^e BCA. Puis le 15 octobre, l'ennemi engage tous ses moyens du Rehfelden au Sudel. Le piton tombe une nouvelle fois, mais une contre-attaque le réoccupe. Le 21 décembre les Français décident une attaque massive, visant à élargir leur espace de manœuvre. Le 15/2 emporte tout, mais trop avancé, il est tourné par les Allemands qui réinvestissent le sommet. Quelques jours plus tard, le brave général Serret, qui commandait la 66^e Division, est mortellement blessé.

Epuisés, les adversaires s'installent dans un face-à-face hostile, mais sans combats d'envergure. Le no man's land ne dépasse pas parfois quinze mètres. Les Français ont perdu vingt mille hommes, tués ou blessés, les Allemands le double, pour cette situation absurde où il n'y a ni vainqueur, ni vaincu.

Le contrôle de la haute vallée de la Fecht donnera lieu à des combats d'une intensité comparable. Les hauteurs clés du Linge (1000m), du Barrenkopf, du Braunkopf, et de l'Hilsenfirst (1279m), permettront de déborder Munster, avec comme objectif Colmar. Après d'âpres accrochages, le commandement français décide d'une offensive de grand style, engageant les deux "divisions bleues", la 66^e opérant au nord, de part et d'autre du col du Sattel, la 47^e à partir de la crête du Mont Wissort vers Sondernach et l'Hilsenfirst. La rupture réalisée, on exploitera vers le Linge et le Barrenkopf (129^e DI), et le Kahlerwasen, pour prendre Munster en tenaille. L'attaque est fixée au 15 juin. Les objectifs tombent les uns après les autres : le Braunkopf et l'Hilsenfirst le 15, l'Anlasswasen le 16, du 18 au 22, Metzeral et Sondernach.

Les Allemands réagissent très violemment, engageant toutes leurs réserves. Mais ils sont partout contenus. Toutefois, l'avance vers Munster ne pourra s'exécuter avant la conquête des hauteurs nord, vers la crête Linge-Barrenkopf.

L'ennemi s'y est retranché avec des moyens considérables ; les pentes sont truffées de casemates bétonnées armées de mitrailleuses, les tranchées sont à l'épreuve de l'artillerie. En premier échelon de l'attaque française, la 3^e Brigade de chasseurs alpins. Le 22^e prendra le Barrenkopf, au centre le 30^e et son corps dérivé, le 70^e, auront pour objectif la carrière du Schratz⁵, le Linge lui-même devant être pris par deux autres bataillons dauphinois, le 14^e et le 54^e. Le 20 juillet, l'assaut est lancé.

C'est un massacre.

Empêtrés dans les barbelés, hachés par les mitrailleuses Maxims, les chasseurs tombent par rangs entiers. En quelques minutes, le 22^e perd deux cents tués, dont son chef le commandant Richard, et quatre cents blessés. Face au Linge, le débouché est impossible ; la moitié des effectifs est mis hors de combat. Au sud, le 30 et le 70 perdent un millier d'hommes, sans plus de profit. Il faut attendre le 26 juillet pour que le 30^e BCA parvienne à s'emparer du Linge. Quant au Barrenkopf, il ne sera emporté par le 23^e BCA que le 22 août. Mais l'attaque est définitivement brisée, d'autant qu'il faut alimenter l'offensive de Champagne.

A l'automne, les Allemands multiplient les contre-attaques, et finiront par reprendre le Linge, le "cimetière des chasseurs", sur les pentes duquel dix mille braves sont tombés en vain.

"A travers le brouillard, les fûts brisés des pins évoquent les stèles funèbres des nécropoles. C'est bien, en effet, un cimetière que ce terrible Linge ; et on ne saura jamais tous ceux qui dorment ici de leur dernier sommeil sous les pierres, les débris, les terres amoncelées et les abris effondrés, et que personne n'exhumera⁶."

Cet effroyable et inutile holocauste a profondément marqué la mémoire des troupes alpines. Leur vaillance et leur science du combat ont été de peu de profit face à la mitraille et à l'artillerie. A vue directe de cette terre d'Alsace dont on leur avait expliqué qu'elle justifiait tous les sacrifices, elles ont pourtant dans l'abnégation et la fraternité d'armes démontré leur exceptionnelle valeur, forçant l'admiration de l'adversaire, qui leur donnera leur surnom de "diables bleus". Les chasseurs de la Tête de Faux, du Linge ou de l'Hartmann méritent à jamais notre admiration et notre reconnaissance.

"Pauvres bougres, pauvres gosses qui sont tombés dans les sapinières d'Alsace, dans les plaines du Nord ou de la Flandre, pauvres petits chasseurs ! Que vous importe à vous, et qu'importe à ceux qui vous pleurent dans les chaumières de Savoie, ce ruban rouge que vous avez teint de votre sang ? Les héros, où sont-ils ? Ils n'ont ni galons, ni médaille ; ils sont invisibles et innombrables. Chaque jour, ils renouvellent sans bruit leur sacrifice admirable. Personne ne les regarde, ni ne les aime ; ils le croient du moins parce qu'ils ne peuvent deviner. Il faut aller, ils vont ; il faut souffrir, ils souffrent ; ils sont blessés, ils meurent ; leurs corps parfois sont abandonnés, perdus, anéantis ; personne n'est là pour voir, pour savoir, pour comprendre. Et plus tard, quand ils auront ainsi amoncelé des montagnes de dévouement et de sacrifices, un privilégié du rang ou du hasard recevra le prix de leurs innombrables efforts⁷."

¹ Général Dubail, De Liège à Verdun ; Paris, Librairie Schwarz, 1920.

² Ce corps deviendra, de façon éphémère, en avril, VIIe Armée, commandée par le général de Maud'huy.

³ 6^e, 7^e, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e, 22^e, 23^e, 24^e, 27^e, 28^e et 30^e BCA.

⁴ 46^e, 47^e, 51^e, 52^e, 53^e, 54^e, 62^e, 63^e, 64^e, 67^e, 68^e et 70^e BCA ; les corps de réserve portaient le numéro de leur corps dérivant augmenté de 40.

⁵ Ces deux bataillons sont commandés par le lieutenant-colonel Messimy, qui n'est autre que le ministre de la Guerre en 1914, mais qui a préféré se battre à la tête des chasseurs, son corps d'origine.

⁶ Capitaine Ferdinand Belmont, Lettres d'un officier de chasseurs alpins (2 août 1914 - 28 décembre 1915) ; Paris, librairie Plon, 1917. Officier au 51^e, puis au 11^e BCA, il fait toute la campagne des Vosges et meurt au combat le 28 décembre 1915.

⁷ L'auteur fait ici allusion à la croix de la Légion d'honneur qui lui a été remise un mois avant sa mort.

La Deuxième Guerre mondiale Narvik 1940

Le 1^{er} septembre 1939, après de nombreuses provocations, Adolphe Hitler envahit la Pologne. Le 3 septembre, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Pendant près de huit mois, le temps est à l'incertitude, les Français cantonnés le long de la ligne Maginot attendent l'offensive allemande, c'est "la drôle de guerre".

Malgré un sentiment général d'inutilité de cette mobilisation, les autorités politiques et militaires ne cessent d'observer l'Allemagne qui continue sa course à l'armement. La Norvège semble faire l'objet des convoitises ennemies. En effet, positionnée sur un carrefour maritime stratégique, elle voit transiter par ses ports le minerai de fer importé par l'industrie de guerre allemande. De plus, les fjords nordiques pourraient accueillir une flotte de guerre aussi conséquente que celle des Nazis. Dans l'attente d'un conflit qu'ils savent imminent, et afin d'éviter la main mise allemande sur la Norvège, les forces alliées décident de lui barrer la route du fer. ils constituent un corps expéditionnaire franco-britannique composé de :

- la marine britannique (à hauteur de trois brigades embarquées),
- une brigade polonaise,
- deux demi-brigade de chasseurs alpins
- une demi-brigade de légion étrangère.

Le 9 avril 1940, les Allemands envahissent la Norvège, en l'espace d'une journée ils sont maîtres des principaux ports.

Le 12 avril les alliés embarquent. Quelques jours plus tard, ils attaquent les hauteurs stratégiques du pays avec un premier débarquement à Namsos. Les alliés sont rapidement débordés, les bombardements massifs, le grand froid et la neige ne leur facilitent pas la tâche. Ils doivent rembarquer.

Le Général Marie Antoine Béthouart, chef des opérations décide de porter l'effort principal sur le port de Narvik, clé de la campagne.

Le 28 mai 1940, une action simultanée sur terre et sur mer par les différents acteurs permet une opération rapide et efficace. Le port est pris en tenaille par les forces terrestres, les crêtes sont arrachées à l'ennemi par les chasseurs alpins et les forces alliées regroupées.

En France, la situation est dramatique. L'Allemagne a contourné la ligne Maginot par la Belgique, les troupes ennemies progressent en direction de la capitale. Ordre est donné aux troupes de quitter la Norvège. Les alliés rembarquent pour Brest où ils arrivent quelques jours avant la fin des combats.

La campagne de Norvège est un franc succès, la première victoire des alpins pour la seconde guerre mondiale. Elle n'est cependant qu'éphémère.

La bataille des Alpes

Pendant la Grande Guerre, l'Italie est notre alliée. Les Alpains qui ont gagné sur tous les fronts la réputation d'une troupe d'élite rejoignent les Alpes dans les années 1920. Au milieu des années 1930, l'Italie s'engage aux côtés de l'Allemagne. Dès lors, il devient nécessaire de renforcer la frontière alpine d'ouvrages fortifiés Maginot. Chaque vallée se voit attribuer un groupement interarmes qui donne à sa défense une plus grande autonomie.

À la déclaration de guerre, l'armée des Alpes compte 550 000 hommes, et peut s'appuyer sur des fortifications parfaitement adaptées au terrain. Cependant la menace allemande s'avérant beaucoup plus redoutable, l'essentiel de ses effectifs sera ponctionné pendant l'hiver au profit du front du nord-est. Les troupes d'active, les mieux équipées et entraînées, sont retirées du front des Alpes, où il ne reste que les sections d'éclaireurs skieurs (SES) et les unités de la ligne Maginot alpine. Au printemps, ce théâtre ne conserve plus que 200 000 hommes. Le général Orly va faire face à deux attaques, italienne et allemande, avec une détermination telle qu'à la fin des hostilités, il aura conservé toutes ses positions.

À compter du mois de mai, l'attitude amicale des Italiens évolue au fur et à mesure du recul des armées françaises. Mussolini veut profiter des circonstances pour faire déboucher ses revendications territoriales. Il lance, face à une armée des Alpes dramatiquement réduite, 20 divisions à l'assaut de la frontière. Bien que numériquement supérieurs, les Italiens sont mal préparés à cet affrontement. Le manteau neigeux, dense, ne facilite pas les déplacements, le froid et le climat rigoureux rendent les opérations difficiles. Une défense bien préparée et le mordant des éléments avancés empêchent les troupes d'élites italiennes de percer la frontière et leurs infligent de lourdes pertes. Dès le 10 juin les Français opèrent des destructions sur les communications afin d'enrayer une attaque motorisée. Les combats sur les points de passage en altitude s'enchaînent. À quelques jours de la fin des hostilités, c'est un combat pour l'honneur.

Afin de donner la main aux Italiens, les Allemands foncent en direction des Alpes. Ils tentent de prendre à revers la vaillante petite armée des Alpes. Le général Orly, qui la commande, confie au général Cartier le soin de s'opposer à la Wehrmacht. Ce dernier appuie sa défense sur les contreforts des massifs du Vercors et de la Chartreuse. La petite force improvisée arrête avec détermination les colonnes allemandes aux portes de Chambéry, Valence et Grenoble.

À Voreppe, le colonel Brillat-Savarin, engageant des éléments hétéroclites, marins, chasseurs et artilleurs, contient jusqu'au cessez-le-feu les Allemands aux portes des Alpes.

Le 25 juin, le cessez le feu est signé, les Alpes sont préservées de toute occupation.

Résistance et libération

Dans les clauses du traité d'Armistice, le 21 juin 1940, le vainqueur concède à la France le maintien d'une armée de cent mille hommes destinés à assurer l'ordre intérieur. Implantée en zone non occupée, cette petite armée, dite d'Armistice entretient le culte de la revanche. En effet, la brillante réussite de l'armée des Alpes à des conséquences sur la population locale et les militaires qui ont un moral de vainqueur. Ils sont en zone libre et n'ont pas connu la défaite ni en France ni en Norvège. Dès lors, ils ne cessent de s'entraîner, ils tirent, ils camouflent des armes et du matériel. En 1942, après l'invasion de la zone libre et la dissolution de l'armée d'Armistice, les cadres sont démobilisés. Mais rien dans leur formation ou leur culture ne les prédestine au combat clandestin, plusieurs optent pour les FFL, les FFC ou pour la résistance intérieure. Une grande partie des cadres partent dans les maquis pour organiser une résistance militaire, à l'instar du commandant Valette d'Osia, des lieutenants Bulle, Morel et Poiteau. Le terrain montagnard se prête bien à la formation des maquis, avec de vastes zones de refuge et des vallées boisées, il est également propice à la guérilla. Rapidement installés dans tous les massifs, organisés en véritables forteresses, ils maintiennent l'ennemi dans un climat d'insécurité. L'encadrement est fourni par d'anciens cadres alpins et le recrutement reste majoritairement alpin (ce qui permettra même de redonner naissance à des bataillons). Le maquis est aussi le lieu de rencontre des refus, refus de l'occupation, refus du STO, refus de la défaite et de l'abaissement de la France. Le relief et les difficultés de communication, le patriotisme des populations montagnardes mais aussi l'encadrement militaire assurent aux maquis alpins une efficacité et une notoriété qui les met au premier plan de la résistance intérieure. Cependant, il ne faut pas oublier que l'action des maquis reste tributaire de deux choses : l'armement, qui ne peut être livré que par parachutage et le ravitaillement.

Jusqu'en 1943, l'occupation est italienne. Moins sévère que celle exercée par les Allemands, elle permet aux unités de s'entraîner, de s'organiser. Elles harcèlent et immobilisent l'ennemi. Mais la montagne est aussi un piège. Les troupes allemandes effectuent plusieurs opérations afin de déloger les maquisards. Lourdemment armées et motorisées, elles anéantissent des troupes entières comme aux Glières ou dans le Vercors.

Après la libération, les Allemands tiennent encore les hauteurs, notamment les cols frontières qui couvrent leur dispositif en Italie. Conscient de la valeur des maquis, le général De Lattre de Tassigny crée en 1944 la 1^{ère} DAFFI, constituée par les maquis. Elle tient le front tout l'hiver dans des conditions difficiles et livre au printemps de rudes combats. Il est utile de rappeler que ces unités se caractérisent par des effectifs faibles, un armement obsolète et une logistique quasi inexistante. Les historiens évoquent souvent le front oublié, pour lequel ils souffrent et se font tuer. Au mois de novembre la 1^{ère} DAFFI devient 27^e Division alpine, elle est engagée dans les alpes du Nord.

Au printemps, elle lance une série d'offensives pour reconquérir les passages en Italie :

- du 23 mars au 20 avril, combats en Tarentaise
- du 5 au 12 avril, en Maurienne
- du 10 au 20 avril, dans le haut pays niçois
- du 21 au 23 avril au Col de Larche en Ubaye.

Après de nombreux succès initiaux, et hormis au col de Larche où le but est atteint, les offensives échouent au prix de pertes abondantes. Il faudra attendre le retrait volontaire des troupes ennemies, pour reprendre la crête.

Bibliographie

OUVRAGES GENERAUX

==>BERAUD Henri, Bataille des Alpes, album mémorial, Ed. Heimdal, 1987

==>MARTIN Jean-Pierre, Les troupes alpines, montagnards et soldats, Coll. Les patrimoines, Ed. Le dauphiné, 1999

==>Villes d'Echirolles et de Eybens, Paroles de résistants, Coll. Mémoire vivante, 2002

==>TORRIS MJ, Narvik, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1942

HISTORIQUES

==>7^e BCA, Historique du Bataillon de fer et d'Acier, EIAT, 1994

==>27^e BCA, Un tigre toujours à l'affût, historique, EIAT, 1994

==>27^e BIM, Charte de traditions des troupes de montagne, 27^e BIM, 2001

REVUES

==>Armées d'aujourd'hui, il y à cinquante ans la libération, n°190, mai 1994

==>Cor de chasse, Bataillons alpins de chasseurs à pied 1888-1988, numéro spéciale, 1988

==>Les cahiers des troupes de montagne :

- 1940, la campagne de Scandinavie, n°9, 1996

- 1914-1915 des Vosges aux Dolomites, les alpins dans la grande guerre, n°14, 1999

- Les alpins 1888-2000, un passé garant de l'avenir, n°19, 2000

==>Mémoire et citoyenneté, Campagne de Norvège 9 avril-7 juin 1940, DMPA